

Sous la direction de

Romain Bertrand, Hélène Blais
et Emmanuelle Sibeud

Cultures d'empires

Échanges et affrontements culturels
en situation coloniale



Recherches internationales

KARTHALA

« Recherches internationales » est une collection du CERI, dirigée par Jean-François Bayart.

Elle accueille des essais traitant des mutations du système international et des sociétés politiques, à l'heure de la globalisation. Elle met l'accent sur la donnée fondamentale de notre temps : l'interface entre les relations internationales ou transnationales et les processus internes des sociétés politiques, que peut symboliser le fameux ruban de Möbius. Elle propose des analyses inédites et rigoureuses, intellectuellement exigeantes, écrites dans une langue claire, indépendantes des modes et des pouvoirs.

Le CERI (Centre d'études et de recherches internationales) est une unité mixte de la Fondation nationale des sciences politiques et du CNRS.

KARTHALA sur internet :
www.karthala.com

Le CERI sur internet :
www.ceri-sciences-po.org

Cet ouvrage a été préparé éditorialement par Hélène Arnaud.

© Éditions KARTHALA, 2016
(Première édition papier, 2015)
ISBN : 978-2-8111-1402-2

SOUS LA DIRECTION DE

**Romain Bertrand, Hélène Blais
et Emmanuelle Sibeud**

Cultures d'Empires

**Échanges et affrontements culturels
en situation coloniale**

**Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 PARIS**

Introduction

Au début des années 1990, deux ouvrages ont ostensiblement remis sur le métier l'étude des liens entre culture et impérialisme. Edité en 1992 par Nicholas Dirks, *Colonialism and Culture* rassemble des travaux qui explorent les multiples incidences culturelles de la colonisation¹. Dans *Culture and Imperialism*, paru en 1993, Edward Said invite à analyser globalement « l'expérience historique de l'empire ». Les deux ouvrages sont liés par l'hypothèse, formulée par Nicholas Dirks dans son introduction, que la culture a été l'enjeu majeur du colonialisme et que la colonisation a servi en retour de laboratoire aux usages politiques actuels de la culture, et par la conviction, énoncée par Edward Said, que la déconstruction critique des héritages culturels de l'impérialisme est indispensable pour construire un « avenir affranchi de la domination »² et en ce sens, véritablement postcolonial. Sans en faire a priori une pierre angulaire, Frederick Cooper et Ann Stoler ont également accordé en 1997 une place de choix aux « cultures coloniales » dans leur analyse des tensions constitutives des empires³.

1. Nicholas Dirks (ed.), *Colonialism and Culture*, Ann Arbor, the University of Michigan Press, 1992 ; Edward Saïd, *Culture et impérialisme*, Paris, Le Monde Diplomatique, traduction de Paul Chemla, 2000 [1993].

2. Il s'agit du titre du dernier chapitre. Traduit avec plus de retard qu'*Orientalism* (paru en anglais en 1978 et en français en 1980), *Culture et impérialisme* a eu plus d'échos en France.

3. Frederick Cooper, Ann Stoler (eds), *Tensions of Empire. Colonial Cultures in a Bourgeois World*, Berkeley, University of California Press, 1997.

Ce tropisme culturel a contribué au stimulant renouveau des recherches sur la colonisation et les empires et permis l'essor d'une « nouvelle histoire impériale » centrée sur l'Empire britannique⁴. Cependant, l'hypothèse qu'il existerait une « culture du colonialisme » et qu'elle serait la matrice secrète des cultures modernes a rapidement fait débat⁵. Vingt ans après, le bilan est donc contrasté. S'il ne fait aucun doute que la colonisation a modifié les pratiques culturelles, les modes d'expression et les systèmes de représentation symbolique dans les sociétés coloniales et dans les métropoles, comment prendre la mesure de ces transformations ? Quel sens leur donner ? Cet ouvrage voudrait relancer la réflexion, en particulier en France où elle s'est enlisée, en suggérant une variation sémantique. Dans quelle mesure peut-on parler de « cultures d'empires » ? L'expression a été proposée en 2000 par Catherine Hall à propos de l'Empire britannique⁶. Le télescopage problématique des notions de culture et d'empire sur lequel elle repose invite à ne pas s'en tenir au constat que certaines cultures seraient « coloniales » ou « impériales », par simple contamination circonstancielle ou suivant les desseins d'habiles propagandistes. Comment et en quoi certaines cultures étaient-elles d'empire ? Et, à l'inverse, comment d'autres cultures pouvaient-elles résister aux contraintes du cadre impérial ou s'en émanciper en tout ou en partie ?

Cet ouvrage est issu d'une réflexion collective à laquelle ont participé Caroline Douki (Université Paris 8), Jean-François Klein (Inalco), Mathieu Letourneux (Université Paris-Ouest) et Marie Salaün (Université Paris V). Elle s'est traduite par un colloque⁷,

4. Kathleen Wilson (ed.), *A New Imperial History. Culture, Identity and Modernity in Britain and the Empire, 1660-1840*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004. Stephen Howe (ed.), *The New Imperial Histories Reader*, London, New York, Routledge, 2010.

5. Nicholas Thomas, *Colonialism's Culture. Anthropology, Travel and Government*, Cambridge, Polity Press, 1994.

6. Catherine Hall (ed.), *Cultures of Empire. A Reader. Colonizers in Britain and the Empire in the Nineteenth and Twentieth Centuries*, Manchester, Manchester University Press, 2000.

7. Organisé à Paris en octobre 2009, il a été soutenu par l'Agence universitaire de la francophonie, par le Centre d'études et de recherches internationales

ouvert par une table-ronde où des spécialistes de la colonisation venus d'horizons très différents ont débattu des usages multiples et divergents de la notion à tout faire de culture. Jean-François Bayart, Alice Conklin, Frederick Cooper et Isabelle Merle ont rappelé les confusions et les contresens auxquels expose l'usage de cette notion polysémique⁸. Ils ont invité à lui substituer l'étude située des répertoires, des pratiques et des interactions dans lesquels puisaient et s'engageaient les acteurs en situation coloniale et à l'échelle impériale⁹. Kmar Bendana et Eric Jennings ont évoqué des usages plus heuristiques de la notion de culture : pour sonder les spécificités de l'expérience coloniale, en particulier dans le domaine linguistique¹⁰, ou pour analyser des ensembles de pratiques et de représentations à l'échelle impériale, comme la culture balnéaire de colonisateurs hantés par la crainte des maladies tropicales et souvent réellement malades¹¹. Jean-Marc Moura et Mercedes Volait ont également souligné que la réflexion en termes de cultures coloniales a permis un décloisonnement des recherches et une critique des cadres nationaux dans lesquels elles étaient a priori inscrites, dans le champ des études littéraires comme en histoire de l'architecture¹².

(Sciences Po, CNRS), par l'équipe EGHO (CNRS-UMR), par l'unité mixte de recherche Institutions et dynamiques historiques de l'économie (CNRS-UMR 8533), par l'Institut universitaire de France, le Centre Roland Mousnier (Université Paris IV), l'IRIS et les universités Paris 8 et Paris-Ouest Nanterre.

8. Jean-François Bayart, *L'illusion identitaire*, Paris, Fayard, 1996, et Frederick Cooper, *Le colonialisme en question. Théorie, connaissance, histoire*, Paris, Payot, 2010 [2005].

9. Alice Conklin, *A Mission to Civilize: The Republican Idea of Empire in France and West Africa, 1895-1930*, Berkeley, Stanford University Press, 1997, et Isabelle Merle, *Expériences coloniales. La Nouvelle-Calédonie. 1853-1920*, Paris, Belin, 1995.

10. Voir Kmar Bendana, « De l'intérieur d'un lointain : l'histoire contemporaine de la Tunisie », pp. 17-25 in Kmar Bendana, Alain Mahé (dir.), *Savoirs du lointain et sciences sociales*, Paris, Bouchène, 2004.

11. Voir Eric Jennings, *À la cure les coloniaux : thermalisme, climatisme et colonisation française, 1830-1962*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011.

12. Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, et Mercedes Volait, *Architectes et architectures de l'Égypte moderne (1830-1950) : genèse et essor d'une expertise locale*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2005.

Karen Barkey, enfin, a rappelé que la « politique de la différence », élément-clé de la longévité des empires, doit être envisagée sous tous les angles : en étudiant les catégories et les traitements différentiels imposés par les autorités impériales à leurs sujets, mais aussi les stratégies d'adaptation de ces sujets, qui changeaient eux aussi de répertoires culturels et en composaient de nouveaux par emprunts et permutations¹³. Ce premier débat invitait donc à dépasser deux écueils. D'un côté, une lecture trop littérale des déclarations inaugurales et provocatrices du début des années 1990 assurant que l'étude des cultures coloniales et impériales allait radicalement bouleverser l'histoire de la colonisation et des empires. De l'autre, et par réaction, un rejet épidermique de la notion un peu trop malléable de culture.

Les onze contributions réunies dans ce volume montrent que bien des pistes restent à explorer¹⁴. Les recherches sur la colonisation et sur les empires n'ont pas été les seules à opérer un « tournant culturel » depuis la fin des années 1980. Il importe en conséquence de replacer leurs évolutions dans une perspective plus large. On voudrait également présenter les apports de la notion de culture d'empire et relier la réflexion critique à laquelle invite ce volume aux débats qui ont redéfini les empires comme des formations sociales évoluant au rythme irrégulier d'une coproduction inégale et sous tension.

13. Elle est à l'origine de cette expression, Karen Barkey, *Empire of Difference. The Ottomans in Comparative Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008.

14. Il n'a malheureusement pas été possible de publier toutes les communications présentées en 2009. Anissa Bouayed (Université Paris 7), Robert Duplessis (Swarthmore College), Richard Fogarty (University of Albany), Svetlana Gorshenina (FMSH-CNRS), Marie-Paule Ha (University of Hong Kong), Ananya Kabir (University of Leeds), Kate Marsh (University of Liverpool), James Mokhiber (University of New Orleans), Götz Nordbruch (University of Southern Denmark), William Woolridge (New York) et Urs Matthias Zachmann (München Universität) ont également participé au colloque.

« Tournant culturel » ou patrimonialisation des vestiges de la colonisation ?

L'essor des *cultural studies* et de la « nouvelle histoire culturelle », le « tournant culturel », puis son dépassement, ont influencé les évolutions thématiques et méthodologiques de nombreux domaines de recherche depuis la fin des années 1980. Si la réévaluation des liens entre culture et impérialisme est indéniablement une des facettes de ce mouvement, les recherches sur les cultures coloniales ou impériales n'ont retenu qu'une partie des questionnements sur lesquels il s'est fondé.

À la fin des années 1980, la « nouvelle histoire culturelle » a été définie par Lynn Hunt comme une démarche critique, bien plus que comme un domaine spécifique qui resterait à découvrir ou qui aurait été scandaleusement délaissé. Rompant avec les réifications du monde social favorisées par le recours systématique à la quantification, mais aussi par des lectures structuralistes peu attentives aux initiatives et aux stratégies des acteurs, la nouvelle histoire culturelle fait la part belle aux interprétations : celles qui guidaient les acteurs sur le moment et celles que les chercheurs mettent en œuvre pour les étudier¹⁵. Les sources littéraires, réinvesties par ailleurs par les historiens du livre et de la lecture, ont fourni une partie des matériaux nécessaires à l'analyse des interprétations des acteurs¹⁶. De façon comparable, la réévaluation des ramifications et de l'influence du discours colonial a nourri le regain d'intérêt pour les cultures coloniales et impériales. Dès 1978, Edward Said a montré dans son ouvrage très vite devenu classique que l'orientalisme savant était l'un des socles de la domination des sociétés dites « orientales »¹⁷. À la fin des années 1980, la notion de de « bibliothèque coloniale », proposée par Valentin Mudimbe,

15. Lynn Hunt (ed.), *The New Cultural History*, Berkeley, University of California Press, 1989, « Introduction: History, Culture, Text », pp. 1-22.

16. Roger Chartier, « Le monde comme représentation », *Annales. Economies, sociétés, civilisations* 6, 1989, pp. 1505-1520, repris dans *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998.

17. Edward Said, *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 1978.

a élargi ce travail de déconstruction critique à d'autres formations discursives héritées de la colonisation¹⁸. Les bibliothèques coloniales ont ainsi été inventoriées et derechef commentées. Présentes dans les textes, les représentations collectives se traduisent aussi par des pratiques matérielles et des stratégies qui ont une épaisseur sociale. D'où la mise en garde de Lynn Hunt et Victoria Bonnell à la fin des années 1990, contre la tentation de couper artificiellement l'histoire culturelle en plein essor de l'histoire sociale¹⁹. Si leurs rapports ont nourri de très longs débats, la définition de la nouvelle histoire culturelle comme « histoire culturelle du social » souligne nettement que les représentations collectives ne se comprennent pas sans les pratiques qui les structurent, et réciproquement²⁰.

Non sans paradoxe, le tournant culturel s'est imposé au moment même où la notion de culture se désagrègeait. L'équation anthropologique classique identifiant une société par « sa » culture a été ouvertement récusée au début des années 1990. La définition surplombante de la culture comme système clos de normes, de valeurs et de pratiques déterminant l'identité de toute une société et s'imposant à ses membres génération après génération²¹, a cédé la place à une conception plus diffuse du culturel comme ensemble instable de pratiques sociales, de représentations collectives, coexistant plus ou moins harmonieusement les unes avec les autres au sein d'une même société.

18. Valentin Mudimbe, *The Invention of Africa: Gnosis, Philosophy and the Order of Knowledge*, Bloomington, Indianapolis, Indiana University Press, 1988.

19. Victoria E. Bonnell, Lynn Hunt (eds), *Beyond the Cultural Turn. New Directions in the Study of Society and Culture*, Berkeley, University of California Press, 1999.

20. Pascal Ory, *L'histoire culturelle*, Paris, PUF, Que-Sais-je, 2004 ; Dominique Kalifa, « L'histoire culturelle contre l'histoire sociale ? », pp. 78-84 in Laurent Martin, Sylvain Venayre (dir.), *L'histoire culturelle du contemporain*, Paris, Nouveau Monde, 2005, et « Lendemain de bataille. L'historiographie française du culturel aujourd'hui », *Histoire, économie & société* 31 (2), 2012, pp. 61-70.

21. Il s'agit de la définition proposée par Edward B. Tylor dans *Primitive Culture: Researches into the Development of Mythology, Philosophy, Religion, Language, Art and Custom*, London, Murray, 1871.

Les recherches anthropologiques ont changé d'échelle d'analyse et se sont recentrées sur les « logiques métisses » ou hybrides déployées par des acteurs sociaux qui puisent simultanément dans plusieurs registres culturels et transforment sans cesse les pratiques et les représentations dont ils héritent²². Dès les années 1960, les sociologues et les historiens britanniques à l'origine des *cultural studies* ont également plaidé pour ce renversement de perspective. Ils ont souligné l'hétérogénéité persistante et contestataire des pratiques culturelles au sein de la société anglaise, comme de toute autre société d'ailleurs, et appelé à les observer « par le bas », à partir des stratégies et des interprétations revendiquées par les acteurs sociaux²³. Ils ont montré que les pratiques culturelles étaient des instruments efficaces d'identification sociale et non les reflets d'identités d'ores et déjà constituées, sur lesquelles les acteurs sociaux n'auraient aucune prise²⁴. Et ils ont souligné l'inanité de l'hypothèse, dominante dans les années 1960, que l'avènement de la culture de masse vouait inexorablement à la disparition les sous-cultures populaires et les contre-cultures. À partir des années 1980, les *cultural studies* ont essaimé dans les universités nord-américaines où elles ont contribué à nuancer, sinon à contester, la présentation irénique de la culture américaine comme un vaste creuset²⁵. Elles ont accordé, en conséquence, une place grandissante à la question des pratiques culturelles distinctives fondant

22. Jean-Loup Amselle, *Logiques métisses. Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, Paris, Payot, 1990, et Arjun Appadurai, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, Rivages, 2001 [1996].

23. Deux synthèses de qualité permettent de se repérer dans ce courant mal connu en France et qui a suscité de très nombreux débats : Stéphane Van Damme, « Comprendre les *cultural studies* : une approche d'histoire des savoirs », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 51 (4bis), supplément 2004, pp. 48-58, et Erik Neveu, Armand Mattelart, *Introduction aux cultural studies*, Paris, La Découverte, 2003.

24. La référence classique en la matière est l'ouvrage d'Edward P. Thompson : *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Le Seuil, 2012 [1963].

25. On suit ici l'analyse proposée par Erik Neveu, « Les voyages des *cultural studies* », *L'Homme* 187-188, 2008, « Miroirs transatlantiques », pp. 315-342.

des identités (minoritaires, liées au genre ou à la génération), qui se juxtaposent sans fusionner. Les cultures nationales ont volé en éclats, laissant apparaître une trame irrégulière et mouvante de sous-cultures et de contre-cultures. Les *cultural studies* se sont cependant éloignées de leur questionnement initial sur le sens politique des interactions entre pratiques culturelles hétérogènes, se contentant trop souvent de décrire ce qu'elles présentent comme un kaléidoscope ininterrompu.

Les usages contradictoires de la notion de cultures coloniales (ou impériales) illustrent jusqu'à la caricature cette tension interne au tournant culturel, entre les analyses qui s'efforcent de relier les logiques sociales et les logiques culturelles de représentation et d'expression et les travaux qui se dispensent de cet exercice ardu, en définissant d'emblée la culture comme fait social total. La notion renvoie en effet aussi bien aux cultures singulières et contingentes, pour ne pas dire volatiles, nées dans le cadre agonistique de la situation coloniale²⁶, qu'à la méta-culture que le colonialisme aurait surimposée à toutes les cultures et qui continuerait à peser sur elles. L'hypothèse post-coloniale d'une sourde résilience de l'impérialisme a donné l'avantage à la seconde acception et favorisé des approches trop surplombantes pour être pertinentes. En France en particulier, l'inusable épouvantail du « retard français » a fait momentanément obstacle à des discussions mieux informées²⁷. Elle a été

26. George Balandier parle d'une inauthenticité structurelle et de jeux de double dissimulation dans son fameux article de 1951 : « La situation coloniale : approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie* XI, 1951, p. 44-79.

27. Par exemple, celles qui sont proposées dans Marie-Claude Smouts (dir.), *La situation postcoloniale. Les postcolonial studies dans le débat français*, Paris, Presses de Sciences Po, 2007. Comme le souligne Jean-François Bayart, les études postcoloniales ont tendance à recycler sans vergogne les propositions des années 1950, le combat anticolonialiste en moins. Voir Jean-François Bayart, *Les études postcoloniales. Un carnaval académique*, Paris, Karthala, 2010, collection « Disputatio ». Ce reproche a d'ailleurs été fait à Edward Said en 1980, au moment de la traduction en français de son essai sur l'orientalisme, voir Thomas Brisson, « Décoloniser l'orientalisme ? Les études arabes françaises face aux décolonisations », *Revue d'histoire des sciences humaines* 24 (2), 2011, pp. 105-130. De façon générale, l'histoire de la décolonisation intellectuelle en France reste à écrire.

plus circonstancielle que véritablement réflexive²⁸. Dans la plupart des sociétés en effet, la connaissance de la colonisation a progressivement basculé du registre de l'expérience vécue à celui de la connaissance indirecte et scolaire²⁹. Dès 1992, Daniel Rivet signalait que cet « éloignement » ouvrait la voie à des réappropriations concurrentes. Les inventaires des vestiges d'un passé colonial qui aurait été occulté et ferait subrepticement retour se sont inscrits dans cette logique de patrimonialisation conflictuelle. Soucieux de démontrer la nocivité et la persistance coupable des cultures coloniales et impériales, les promoteurs des études postcoloniales ont bâclé les enquêtes, ne retenant que les vestiges les plus visibles ou les plus accessibles³⁰, et ils ont plus souvent disserté sur l'aphasie de leurs contemporains qu'ils n'ont analysé les usages effectifs du discours colonial. Ainsi, ce qui est présenté comme l'histoire de « la » culture coloniale en France de la Révolution à nos jours, en la créditant d'une unité et d'une continuité fort improbables, n'est guère plus qu'une histoire de la propagande coloniale par le haut, arbitrairement retranchée en métropole et semblant tout ignorer des débats autour de l'histoire culturelle du social³¹.

On se permet de renvoyer sur ce point à Emmanuelle Sibeud, « Des 'sciences coloniales' au questionnement postcolonial : la décolonisation invisible ? », *Revue d'histoire des sciences humaines* 24 (1), « Décolonisation et sciences humaines », 2011, pp. 3-16.

28. Romain Bertrand, *Mémoires d'empire. La controverse autour du « fait colonial »*, Broissieux, Editions du Croquant, 2006.

29. Voir le beau dossier d'histoire croisée publié par *Politique africaine* : « Passés coloniaux recomposés. Mémoires grises en Europe et en Afrique », *Politique africaine* 102, juin 2006.

30. Daniel Rivet souligne ainsi que le choix d'Edward Said de traquer les coulisses impériales des romans canoniques de la littérature anglaise, américaine ou française, rejette une fois de plus au second plan et enferme dans une logique de riposte les écrits des sujets coloniaux. Daniel Rivet : « Culture et impérialisme en débat », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 48 (4), 2001, pp. 209-215.

31. Nicolas Bancel, Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire (dir.), *Culture coloniale en France : de la Révolution française à nos jours*, Paris, CNRS Editions, 2008. Il s'agit d'une accumulation de travaux, dont certains sont excellents, mais néanmoins desservis par la pauvreté réflexive du cadre général qui raisonne, par exemple, en termes de « bain de culture coloniale ». Les travaux en

D'autres recherches cependant ont entrepris d'écrire une histoire culturelle de la colonisation mieux fondée théoriquement et empiriquement³² et rejoignant les débats de la très culturelle nouvelle histoire impériale de l'Empire britannique³³.

Nouvelle histoire impériale et « cultures d'empire »

Dès le début des années 1980, des historiens britanniques ont proposé de renouveler les perspectives de l'histoire impériale britannique, alors en discrédit mais non en perdition³⁴, en renversant le modèle diffusionniste classique pour étudier les transformations culturelles que l'exercice du pouvoir colonial et impérial avait imposées à la métropole. La collection des *studies in imperialism* fondée par John McKenzie en 1985

anglais sur le même sujet sont beaucoup plus riches. Voir notamment : Martin Evans (ed.), *Empire and Culture. The French Experience, 1880-1940*, Basingstoke, Palgrave-Macmillan, 2004 ; Robert Aldrich, *Vestiges of The Colonial Empire in France: Monuments, Museums and Colonial Memories*, Basingstoke, New York, Palgrave, MacMillan, 2005, et Martin Thomas (ed.), *The French Imperial Mind*, 2 vol., Lincoln, London, Nebraska University Press, 2011.

32. Les savoirs coloniaux et les médiations sur lesquels ils reposent ont été bien étudiés, voir par exemple Hélène Blais, *Voyages au grand océan : géographies du Pacifique et colonisation, 1815-1845*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 2005. L'hybridation des pratiques a également suscité d'excellents travaux réflexifs, voir par exemple : François-Xavier Fauvelle, « La rencontre coloniale. Regards sur le quotidien », et Romain Bertrand, « Le goût de la papaye jaune. Stratégies d'extraversion et pratiques hybrides en Indonésie coloniale », *Politique africaine* 74, 1999, pp. 105-112, et pp. 130-151, et Pierre Singaravélou, Julien Sorez (dir.), *L'Empire des sports : une histoire de la mondialisation culturelle*, Paris, Belin, 2010. De plus rares recherches analysent la trame impériale française, par exemple Reine-Claude Grondin, *L'Empire en province. Culture et expérience coloniales en Limousin (1830-1939)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2010.

33. Sur les orientations les plus récentes de l'histoire de l'Empire britannique, voir Durba Gosh, « Another set of imperial turns? », *American Historical Review* 117 (3), 2012, pp. 772-793.

34. David Fieldhouse, « Can Humpty-Dumpty be put together again? Imperial History in the 1980s », *Journal of Imperial and Commonwealth History* 12 (2), 1984, pp. 9-23.

repose explicitement sur l'hypothèse que la culture britannique a été aussi profondément bouleversée par la colonisation que les cultures des sociétés colonisées³⁵. Ce renversement a retiré aux cultures des métropoles une immunité peu vraisemblable et qui n'est d'ailleurs que l'ultime avatar de la supériorité qu'elles ont longtemps revendiquée. Il s'est appuyé sur les propositions des *cultural studies* dans leur première version. Contre l'hypothèse classique d'un « esprit impérial » solidement enraciné dans la culture des élites anglaises, mais cantonné à elles³⁶, John McKenzie a affirmé dès 1984 que l'impérialisme avait été le système de discipline sociale le plus efficace en Grande-Bretagne, de la fin du XIX^e siècle aux années 1950³⁷. Il a montré que la propagande impériale devait son efficacité à son caractère diffus. Elle reposait sur les objets du quotidien, comme les paquets de cigarettes, ou sur des relais informels, notamment les Eglises et les associations d'encadrement de la jeunesse, et elle trouvait ainsi sa place dans les pratiques de sociabilité de toutes les classes sociales. Si l'adhésion à l'empire était générale, elle obéissait à des rationalités et prenait des formes socialement différenciées.

35. Elle compte plus de quatre-vingts volumes, une liste régulièrement actualisée est publiée sur le site de John McKenzie : <http://www.dalmackie.com>.

36. La notion d'esprit impérial a été proposée par John Gallagher, Ronald Robinson et Alice Denny dans le sous-titre du fameux ouvrage de 1961 où ils montraient que l'expansion impériale britannique n'avait pas connu d'interruption au XIX^e siècle, mais qu'elle s'était poursuivie en privilégiant « l'empire informel ». L'esprit impérial des élites britanniques, convaincues que l'empire devait subsister sous une forme ou une autre, était un des éléments de leur démonstration. John Gallagher, Ronald Robinson, Alice Denny, *Africa and the Victorians. The Official Mind of Imperialism*, London, Macmillan, 1961. Cette restriction aux élites, créditée toutefois de la capacité de diffuser leur esprit impérial en direction des masses populaires, faisait écho à la thèse plus ancienne de l'historien impérialiste John Seeley qui avait ouvertement regretté en 1883 que l'empire eût été conquis dans « un moment d'inadvertance » et fondé l'histoire impériale pour remédier à l'ignorance de ses contemporains.

37. John McKenzie, *Propaganda and Empire. The Manipulation of British Public Opinion, 1880-1960*, Manchester, Manchester University Press, 1984. Il s'agit du premier volume des *Studies in Imperialism*.

Cette histoire sociale de la culture impériale britannique a fait de la métropole son terrain de prédilection. La question de la place des expériences impériales dans les évolutions culturelles de la Grande-Bretagne reste néanmoins âprement débattue. Bernard Porter a suscité une vive controverse en 2004 en suggérant que les Britanniques auraient été, dans leur immense majorité, des « impérialistes par inadvertance »³⁸. Par réaction, les historiens postcolonialistes ont affirmé que l'empire était devenu dès la fin du XIX^e siècle un cadre trop familier pour être contesté et pris ainsi le risque de reconduire « l'immense condescendance de la postérité à l'égard des sans-voix » combattue depuis les années 1960 par les *cultural studies*³⁹. Cette imbrication polémique entre les débats méthodologiques et les recherches sur les cultures impériales britanniques permet aux secondes de ne pas s'enliser dans des controverses insolubles parce qu'elles sont avant tout téléologiques. À l'opposition stérile entre sous-évaluation et surévaluation de l'influence culturelle de l'impérialisme, a été substituée une hypothèse de travail plus féconde, qui intègre le cadre impérial parmi les éléments déterminant les évolutions des pratiques culturelles et des systèmes de représentation en métropole, mais qui refuse de l'isoler ou de lui donner a priori la première place⁴⁰. La notion de culture d'empire invite également à analyser cette complexité en substituant aux études monolithiques de « la » culture impériale, des enquêtes sur les lieux, les moments et les réseaux où se sont effectivement cristallisées des « cultures d'empire » plus fluctuantes.

38. Bernard Porter, *The Absent-Minded Imperialists: Empire, Society and Culture in Britain*, Oxford, Oxford University Press, 2004. Sur le débat soulevé par cet ouvrage, voir Claude Markovits, « Culture métropolitaine, culture impériale : un débat entre historiens britanniques », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 57 (1), 2010, pp. 191-203.

39. John MacKenzie (ed.), *European Empires and the People. Popular Responses to Imperialism in France, Britain, the Netherlands, Belgium, Germany and Italy*, Manchester, Manchester University Press, 2011, « Introduction », p. 3. Il s'appuie sur une formule souvent citée du livre classique d'Edward P. Thompson (voir note 24).

40. Simon Potter, « Empire, cultures and identities in Nineteenth and Twentieth Century Britain », *History Compass* 5 (1), 2007, pp. 51-71.

Si elle reprend l'hypothèse que l'identité britannique s'est construite autour d'un jeu de miroirs⁴¹, cette notion suggère aussi que nombre de ces miroirs ont été brisés, ou simplement écartés, dans cet exercice au long cours. Elle propose de repérer les configurations décisives dans cette évolution accidentée et surtout d'analyser minutieusement les voies par lesquelles celles-ci ont été influentes. Les travaux qui ont pris appui sur la notion de culture d'empire ont ainsi permis d'aller au-delà de l'idée, au fond assez banale, que les identités sociales se construisent par contraste. Ils ont fait réapparaître les réseaux, les déplacements effectifs et les transactions qui reliaient les pratiques et les représentations d'acteurs vivant tout à la fois dans le même cadre impérial et dans des sociétés très différentes les unes des autres. Dans son ouvrage, *Civilising Subjects. Metropole and Colony in the English Imagination, 1830-1867*, Catherine Hall a analysé sous cet angle le rôle des missionnaires baptistes dans l'abolition de l'esclavage en 1834, puis dans l'interprétation de ses résultats. Témoins à charge contre l'esclavage, ils devinrent au milieu du XIX^e siècle les orateurs écoutés des débats où s'est cristallisée la dialectique impériale des identifications raciales opposant des « sujets civilisateurs » blancs et des sujets noirs, émancipés, mais sans qualité⁴². Elle montre que l'influence des missionnaires baptistes venait de leur enracinement dans plusieurs arènes locales simultanément, en l'espèce la ville de Birmingham et la Jamaïque, et de leur capacité à circuler entre ces arènes en revendiquant une mission de nature impériale. Ils comptaient ainsi parmi les nombreux artisans qui ont tissé quelques mailles de la trame irrégulière de l'empire.

Raisonnement en termes de cultures d'empires étroitement associées à des groupes sociaux, à des circulations et à des connexions entre des lieux précis à l'intérieur de l'empire et à des moments singuliers, permet donc de tester l'hypothèse que des changements culturels significatifs se jouaient à l'échelle impériale, en évitant les généralisations dilatoires qui attribuent

41. Linda Colley, « Britishness and otherness: an argument », *Journal of British Studies* 31, 1992, pp. 309-329.

42. Catherine Hall, *Civilising Subjects: The Colony and Metropole in the English Imagination*, Chicago, Chicago University Press, 2002.

a priori à l'impérialisme ou au colonialisme ces changements et court-circuitent l'identification de leurs enjeux comme de leurs acteurs. Les cultures d'empires peuvent en somme être définies comme des configurations chronologiquement, spatialement et socialement situées, où se jouaient des transformations des catégories de la vie sociale dont les effets se mesuraient à l'échelle impériale, par effet de réverbération d'une société coloniale à une autre, ou en direction de la métropole. Toutes n'étaient pas des cultures de l'ensemble de l'empire et beaucoup d'entre elles furent circonstancielles, sinon éphémères. Elles n'en sont pas moins des éléments significatifs de la constitution et des évolutions des formations instables et parcourues de tensions qu'étaient les empires.

L'anthologie publiée par Catherine Hall en 2000 s'est focalisée sur les cultures d'empire des colonisateurs britanniques pour montrer que l'Europe est bien « la création du Tiers-Monde », comme l'a affirmé Frantz Fanon dès 1961⁴³. Le décroisement des histoires culturelles des métropoles, confortablement retranchées dans la certitude que leur culture nationale incarnerait « la » culture par excellence, était encore à l'ordre du jour en 2000⁴⁴. On peut cependant se demander *a posteriori* si cette restriction n'a pas creusé un nouvel écart entre l'histoire culturelle des métropoles, désormais ouverte et soumise à de multiples influences, de nature impériale ou non, et l'histoire culturelle des sociétés coloniales moins étudiée et comme à la traîne. L'insistance sur l'« impérialisation » des cultures métropolitaines pourrait être ainsi l'ultime avatar d'un schéma centre/périphérie hérité de l'idéologie impérialiste et décidément bien difficile à écarter. Elle gomme en outre les éléments les plus neufs suggérés par la notion de cultures d'empires : le fait que de telles cultures apparaissaient dans des arènes éclatées qui n'étaient pas toutes métropolitaines et qu'elles reposaient avant tout sur les interactions imposées par

43. Extraite des *Damnés de la terre*, cette citation sert d'exergue à l'introduction. Catherine Hall, « Introduction: thinking the postcolonial, thinking the Empire » in Catherine Hall (ed.), *Cultures of Empire...*, op. cit., p. 1.

44. Antoinette Burton, « Who needs the nation? Interrogating 'British History' », *ibid.*, pp. 137-153.

la situation coloniale à des acteurs de culture et de statut différents. D'où le parti-pris inverse retenu dans ce volume : privilégier les cultures d'empires élaborées et mobilisées par les sujets coloniaux en faisant le pari qu'ils n'étaient ni moins actifs, ni moins inventifs que les colonisateurs.

La restriction aux cultures d'empires des colonisateurs éludait en outre une autre question, soulevée au début des années 1980 par l'école indienne des études subalternes. Dans quelle mesure la colonisation a-t-elle, comme l'ont proclamé à l'envi ses idéologues, transformé les pratiques culturelles et les représentations des sujets coloniaux ? En 1989, Ranajit Guha a redéfini la colonisation comme une « domination sans hégémonie », c'est-à-dire incapable de construire une culture commune susceptible d'emporter le consentement des dominés⁴⁵. Cette insistance sur les limites de l'hégémonie coloniale et impériale a ouvert des pistes extrêmement fécondes sur les « transactions hégémoniques »⁴⁶ entre les acteurs aux prises les uns avec les autres dans les situations coloniales et, pour certains d'entre eux, circulant et négociant leurs positions à l'échelle impériale et inter-impériale. La notion de culture d'empire est un instrument pour explorer ces pistes. Elle invite à identifier des formes d'intervention, fondées sur des ensembles cohérents de pratiques et d'interprétations, qui cherchaient à donner sens et à peser sur le fonctionnement, sinon sur l'organisation, du cadre impérial. Les cultures d'empires sont en ce sens des essais, souvent limités à un groupe social, une situation coloniale, une conjoncture. Ces essais ne furent pas tous transformés, mais ils montrent à quel point la construction des empires était un processus multivoque et incertain, résultant de projets concurrents et successifs et reposant en pratique sur des dialogues

45. Publié sous forme d'article dans le sixième volume de la revue *Subaltern Studies* en 1989 (volume VI, pp. 210-309), ce texte a été repris ensuite dans Ranajit Guha, *Dominance Without Hegemony. History and Power in Colonial India*, Cambridge, Harvard University Press, 1997. Voir également Jacques Pouchepadass, « Les *subaltern studies* ou la critique postcoloniale de la modernité », *L'Homme* 156, 2000, pp. 161-186.

46. L'expression a été proposée par Jean-François Bayart et Romain Bertrand dans leur article « De quel legs colonial parle-t-on ? », *Esprit*, 12 déc. 2006, pp. 134-160.

fortement dissymétriques, qui tournaient fréquemment au dialogue de sourds et qui étaient plus souvent encore interrompus. Il n'est donc pas question d'étendre les cultures d'empires, le plus souvent contingentes et ouvertement sélectives, à tous les sujets des empires, encore moins de suggérer qu'elles se seraient surimposées aux autres cultures. Si elles sont des objets fugaces et localisés, leur étude n'en éclaire pas moins les significations que certains sujets des empires donnaient aux fonctionnements impériaux et une partie des stratégies qu'ils déployaient pour peser sur leurs évolutions.

À travers les formations impériales

Dépasser le cadre initial d'analyse des cultures d'empires, l'Empire britannique, qui reste l'objet implicite et par défaut de la nouvelle histoire impériale⁴⁷, soulève une autre question. Il y aurait un véritable contresens à inventorier les cultures d'empires empire par empire, en supposant a priori qu'elles étaient déterminées par le cadre impérial et incapables de s'en affranchir. Elles sont nées d'interactions plus complexes. En analysant les nombreux répertoires de pratiques et de politiques partagés par les empires, coloniaux ou non, les histoires croisées récemment publiées ont rappelé que les empires n'étaient pas des entités closes sur elles-mêmes et auto-suffisantes⁴⁸. Les travaux sur les cultures d'empire britanniques, qui ne se contentent pas de creuser la question de l'impérialisation des pratiques métropolitaines, ont suggéré de façon complémentaire que les appropria-

47. Stephen Howe cherche manifestement à dépasser cette restriction dans son anthologie, mais il se heurte à la pénurie relative des recherches sur les autres empires. Il consacre une partie (sur douze) aux « autres » empires. Prudemment intitulée « autres empires, autres histoires », elle réunit une contribution sur l'Empire ottoman et une autre sur l'Empire colonial français. Stephen Howe (ed.), *The New Imperial Histories Reader*, London, New York, Routledge, 2010.

48. Jane Burbank, Frederick Cooper, *Empires. De la Chine ancienne à nos jours*, Paris, Payot, 2011 [2010].

tions, les stratégies et la créativité des sujets coloniaux contribuaient à la reconfiguration continuelle des cadres impériaux en les débordant⁴⁹.

Mrinalini Sinha a ainsi proposé de redéfinir l'Empire britannique comme une « formation sociale impériale » constamment coproduite par des acteurs qui occupaient des positions très inégales⁵⁰. Les sociétés momentanément réunies dans le cadre impérial mobilisaient leurs pratiques culturelles et leurs représentations collectives pour s'ajuster, suivant des modalités qui leur étaient propres, aux évolutions et aux contraintes de la formation sociale globale qu'elles partageaient tant bien que mal. Mrinalini Sinha montre ainsi comment les tensions politiques et économiques de la fin du XIX^e siècle ont suscité des conceptions de la masculinité tout à la fois distinctes et imbriquées, au Bengale et en Grande-Bretagne. Dans la même logique de décentrement de l'histoire impériale, Tony Ballantyne a suggéré l'image de l'empire comme une « toile », faite d'une superposition instable de trames qui se recoupaient, mais conservaient des discordances⁵¹. Il s'est intéressé dans cette perspective à l'invention à l'échelle impériale de l'aryanisme par des savants, des lettrés et des réformateurs religieux et politiques en Angleterre, en Inde et en Nouvelle-Zélande⁵². Puis, aux « formations culturelles » sikh qui reconfiguraient cette identité dans le

49. C'est ce que souligne notamment Susan Bayly en parlant d'empire « invisible » dans le bel essai qu'elle a consacré aux évolutions des cultures coloniales en Asie au XIX^e siècle dans le cadre de l'Empire britannique. Susan Bayly, « The evolution of the colonial cultures: Nineteenth-Century Asia », pp. 447-469 in Andrew Porter (ed.), *The Oxford History of the British Empire*, Vol. III, *The Nineteenth Century*, Oxford, Oxford University Press, 1999.

50. Voir Mrinalini Sinha, *Colonial Masculinity: the "Manly Englishman" and the "Effeminate Bengali" in the Late Nineteenth Century*, Manchester, Manchester University Press, 1995, "Studies in Imperialism". La formule a été reprise notamment par Ann Stoler, Carole McGranahan, Peter C. Perdue (eds), *Imperial Formations*, Santa Fe, Oxford, School for Advanced Research Press – James Currey, 2007.

51. Voir Tony Ballantyne, "Race and the webs of empire: aryanism from India to the Pacific", *Journal of Colonialism and Colonial History* 2 (3), Winter 2001 ; *Orientalism and Race: Aryanism in the British Empire*, Palgrave, Macmillan 2002.

52. Voir Tony Ballantyne, *Orientalism and Race...*, *op. cit.*

cadre indien, en capitalisant les bénéfices des formes de migrations rendues possibles, plus qu'imposées dans ce cas, par le cadre impérial⁵³. Ces travaux esquissent de façon très stimulante une histoire impériale nouvelle par sa capacité à accorder une attention égale aux armatures administrative, légale et économique des empires et aux trajectoires et interprétations des sujets coloniaux à l'intérieur de, et en outrepassant ces armatures⁵⁴.

Les contributions réunies dans ce volume s'inscrivent dans la même logique : elles partent de l'étude située des pratiques culturelles et des représentations symboliques pour analyser les contraintes et les possibilités imposées et ménagées par les cadres impériaux. La première partie est consacrée aux productions savantes et à leurs usages à différentes échelles. Adrien Delmas analyse les modes spécifiques d'écriture du voyage en haute mer. Miho Matsunuma retrace les enseignements et les débats qui ont nourri la réflexion de Yanaihara Tadao, professeur de politique coloniale à l'Université de Tokyo entre 1923 et 1937. Clémentine Gutron montre comment les ruines romaines en Tunisie furent progressivement monopolisées par les autorités coloniales, en occultant leurs usages locaux. La seconde partie examine des ensembles de transactions autour d'objets et de pratiques de la vie quotidienne. Chikouna Cissé étudie les opérations de change réalisées par les commerçants *dyula* en Côte-d'Ivoire. Caroline Herbelin démêle l'entrelacs des emprunts techniques et des hybridations à l'œuvre dans l'architecture au Vietnam. Benoît Trépied suit les chemins détournés de l'accès à la langue du pouvoir et du travail pour les populations kanaks en Nouvelle-Calédonie. Morgan Corriou analyse les choix des spectateurs et des cinéphiles tunisiens après la

53. Voir Tony Ballantyne, *Between Colonialism and Diaspora. Sikh Cultural formations in an Imperial World*, Durham, Duke University Press, 2006.

54. Ce rééquilibrage est l'enjeu même de l'histoire impériale. Voir Romain Bertrand, *L'histoire à part égale. Récit d'une rencontre Orient-Occident (XVI^e-XVII^e siècle)*, Paris, Le Seuil, 2011, et Pierre Singaravélou (dir.), *Les empires coloniaux (XIX^e-XX^e siècle)*, Paris, Seuil, Points « Histoire », 2013.

seconde guerre mondiale. Toutes ces transactions suggèrent que le cadre impérial devait composer avec des cadres antérieurs, comme le réseau commercial *dyula*, concurrents comme le panarabisme diffusé avec les comédies musicales égyptiennes, ou avec des jeux complexes entre les usages linguistiques, ou encore entre l'espace public et l'espace privé. La troisième partie s'attache à des usages plus explicitement politiques des pratiques culturelles. M'Hamed Oualdi souligne la dimension inter-impériale de la culture du service de l'État des Mamelouks de Tunisie. Dominique Connan montre comment le réseau des clubs au Kenya cherchait à instaurer et à arbitrer des sociabilités ségrégatives. Les deux dernières contributions sont consacrées à des projets mêlant étroitement culture et politique, avec peu de succès dans un cas comme dans l'autre. François Dumasy analyse la création d'une organisation de jeunesse en Libye en 1935 et les raisons de son échec. Jan Jansen décrit les tribulations d'un groupe de notables algériens qui proposèrent en 1860 d'ériger un monument commémorant la première visite de l'empereur Napoléon III en Algérie dans l'espoir de consolider leur position à l'intérieur du « royaume arabe » qui leur avait été promis.

Au risque d'un certain vagabondage, six formations impériales sont évoquées dans ce volume : l'empire néerlandais, l'empire japonais, l'empire français, l'empire ottoman, l'empire britannique et la colonisation italienne, qui peinait à faire valoir sa dimension impériale auprès des contemporains. Le chapitre d'Adrien Delmas et celui de M'Hamed Oualdi invitent en outre à dépasser la césure classique entre colonisation moderne et colonisation contemporaine. Les analyses partent délibérément des sociétés coloniales. Ce décentrement invite à construire une géographie plus ouverte des multiples arènes où se cristallisaient des cultures d'empires. Consacré à la carrière métropolitaine de Yanaihara Tadao, le chapitre de Miho Matsunuma montre qu'il n'y a là aucune exclusive et il offre un contrepoint important. La dimension internationale de la formation impériale de Yanaihara Tadao rappelle que les métropoles ne se construisaient pas seulement en s'imposant à leurs colonies. Il leur fallait également négocier leur position dans l'espace inter-impérial et international. Et cette dimension internationale

pouvait devenir un instrument critique. Yanaihara Tadao usa ainsi de la comparaison dans les années 1930 pour dénoncer la politique impériale japonaise en Corée. L'« impérialisation » était donc un processus controversé qui se jouait à plusieurs niveaux et reposait sur de multiples acteurs. Analysant les stratégies de conversion politique et sociale de l'élite impériale héritée que constituaient les Mamelouks en Tunisie, M'Hamed Oualdi montre que les transferts inter-impériaux ne se limitaient ni aux circulations savantes des colonisateurs, ni aux traditions impériales occidentales. Au Japon comme en Tunisie, les cultures d'empire étaient des instruments critiques et ambivalents de la construction et de la contestation du cadre impérial.

Si les élites bénéficiaient d'un accès privilégié aux circulations et aux échanges à l'échelle impériale, elles n'étaient pas les seuls groupes à s'engager dans des pratiques hybrides et dans un éclectisme défiant les normes que les autorités coloniales et impériales tentaient d'imposer à tous leurs sujets. Morgan Corriou indique ainsi que la culture cinéophile des jeunes Tunisiens puisait librement dans les répertoires du cinéma français, en train de devenir une exception culturelle, de l'impérialisme culturel américain et du panarabisme des films égyptiens. Ce qui laissait assez peu de place finalement pour les messages éducatifs des inévitables documentaires de propagande insérés avant les films. Elle rappelle également que les salles de cinéma étaient des lieux publics où les distinctions sociales et les hiérarchies coloniales se mettaient en scène en imposant leurs logiques. Caroline Herbelin souligne elle aussi la polysémie des pratiques architecturales au Vietnam dans l'entre-deux-guerres. Elle propose de pondérer l'hybridité affichée sur les façades des bâtiments officiels, qui a nourri nombre d'analyses sur le discours architectural colonial, en mesurant très concrètement ce que les riches propriétaires fonciers vietnamiens investissaient dans l'hybridation, tout aussi ostentatoire, de leurs maisons « à la française ». Dans les palais officiels comme dans ces villas à la française, le jeu subtil entre les espaces privés et les espaces publics soulignait que les répertoires se croisaient et s'enrichissaient mutuellement, sans se confondre pour autant. On peut donc ajouter un argument de plus en faveur de l'étude des cultures d'empires. Reconnaître

leur dimension contingente fait apparaître par contraste les nombreuses cultures qui ne se pliaient pas au cadre impérial ou qui s'en affranchissaient. Les pouvoirs coloniaux et impériaux n'étaient pas les seuls à miser sur de complexes politiques de la différence et les cultures d'empires constituent des objets de choix pour les analyses en termes d'histoires connectées⁵⁵.

Il importe en outre de mesurer les logiques d'exclusion à l'œuvre dans bien des cultures d'empire pour éviter de verser dans le vieux récit irénique de la colonisation comme « mise en contact »⁵⁶. Clémentine Gutron souligne que l'appropriation coloniale des ruines romaines en Tunisie a occulté les représentations et les usages vernaculaires des ruines « roumi », quand elle n'a pas justifié l'expulsion et l'expropriation pures et simples de leurs habitants tunisiens. Ainsi, les cultures d'empires étaient faites d'inventions et de grands récits, mais aussi d'omission et d'exclusion. Benoît Trépied part également de l'analyse des pratiques dans le monde du travail en Nouvelle Calédonie pour saisir les modes informels d'apprentissage de la langue du pouvoir colonial dans une situation ultra-ségrégative où même la création d'un *pidgin* est refusée. Clémentine Gutron comme Benoît Trépied fondent leurs analyses sur des enquêtes ethnographiques minutieuses qui viennent suppléer les silences ou l'inexistence des archives. L'étude des cultures d'empires participe ainsi à la réflexion plus générale, et essentielle pour renouveler l'histoire des empires, sur les sources possibles, sur leurs usages et sur leur croisement. De façon complémentaire, Adrien Delmas et Chikouna Cissé proposent des relectures stimulantes de sources les plus familières. Adrien Delmas pose quelques jalons d'une histoire des techniques coloniales d'écriture, en analysant le rôle et les enjeux des pratiques

55. Sanjay Subrahmanyam, « Par-delà l'incommensurabilité : pour une histoire connectée des empires aux temps modernes », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, « Histoire globale, histoires connectées », 54 (4bis), supplément 2007, pp. 34-53.

56. Cette euphémisation a été récusée dès 1955 par Aimé Césaire dans son *Discours sur le colonialisme* où il rappelait les « magnifiques possibilités » anéanties par la colonisation et notait qu'elle était l'une des plus pauvres formes de contact imaginables entre les civilisations. Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence africaine, 1955.

maritimes de transcription au XVII^e siècle et en interrogeant la trame même de la vision depuis le pont des bateaux, dont les limites ont été souvent signalées. Chikouna Cissé lit entre les lignes les rapports accumulés par des administrateurs coloniaux, impuissants en pratique à contrôler et à orienter les entreprises commerciales des *Dyula* de Côte-d'Ivoire. Il en retire les éléments pour reconstituer la « culture économique d'empire » des courtiers indispensables à la colonisation qu'étaient les *Dyula*. Dominique Connan s'immerge également dans les chroniques minuscules des clubs ruraux du Kenya pour observer comment ils essayaient de faire converger des itinéraires individuels disparates avec un projet colonial, disputé et relativement fluctuant. Il montre que le principe structurant de la ségrégation raciale requérait en pratique de constants arbitrages et reposait sur ce réseau de clubs peinant à remplir leur fonction régulatrice.

François Dumasy et Jan Jansen s'intéressent à des projets et reconstruisent autour d'eux les « conversations »⁵⁷ qui accompagnaient et infléchissaient éventuellement une redéfinition, souvent unilatérale au départ, des fonctionnements impériaux. L'organisation de la « jeunesse arabe du licteur » en Libye dans les années 1930 devait devenir le vecteur de diffusion d'une nouvelle culture de masse étendant les structures et les logiques fascistes aux sujets coloniaux libyens. Cette fascisation massive était cependant incompatible avec les logiques d'alliance sélectives sur lesquelles reposait la domination italienne et dont elle ne pouvait se passer. Malgré son appareil impérial et en dépit du militantisme fasciste des Italiens de Libye, la culture nouvelle proposée par l'organisation de la Jeunesse arabe du licteur ne parvint pas à se démarquer de la culture militaire relativement élitiste qui servait de compromis fonctionnel à la situation coloniale. La production de cultures d'empires, même officielles,

57. Jouant sur la proximité sémantique conversion/conversation, Jean et John Comaroff ont invité au début des années 1990 à reconstituer les secondes, supports indispensables et flexibles des premières. Jean Comaroff, John Comaroff, *Of Revolution and Revelation: Christianity, Colonialism and Consciousness in South Africa*, Chicago, The University of Chicago Press, 1991.

était donc une entreprise souvent contrariée et, comme le remarque François Dumasy, s'en tenir à la lettre des projets soigneusement préservés dans les archives d'État et aux discours qui promettaient des résultats spectaculaires expose à de lourds contresens sur la nature des pratiques culturelles et des systèmes de représentations qui servaient de soubassement effectif aux formations impériales. Jan Jansen étudie en détail l'un de ces projets : la requête de notables algériens qui demandèrent en 1863 l'autorisation d'ériger un monument gravant dans le marbre les orientations de la politique arabe de Napoléon III. Il reste de leur pétition une copie en français qui est peut-être une traduction faite par l'administration coloniale. Là aussi, les termes dans lesquels s'est engagée la conversation sont délicats à reconstituer, ce qui souligne d'ailleurs à quel point l'histoire des transactions culturelles à l'intérieur des formations impériales reste incomplète. Les notables algériens n'obtinrent pas l'autorisation de construire le monument projeté, mais leur pétition tentait d'ouvrir une nouvelle arène discursive en misant explicitement sur la perspective impériale dans laquelle s'inscrivait la politique arabe. Elle visait également à poser le premier jalon, monumental, d'une éventuelle culture civique impériale. Comme le souligne Jan Jansen, la culture impériale, dans les conceptions divergentes qu'en avaient les acteurs en Algérie en 1863, était bien un enjeu, momentanément déterminant.

Ces onze essais ne sauraient bien sûr parcourir toute la gamme, vaste et très éclatée, des cultures d'empires. Si cette petite collection est trop limitée, géographiquement, chronologiquement et thématiquement, la responsabilité en incombe aux éditeurs scientifiques de cet ouvrage, non aux auteurs. Nous espérons cependant que cette incursion en inspirera d'autres.

Emmanuelle Sibeud

PREMIÈRE PARTIE

Échanges discursifs